



Butiner la ville ?

Agnès Fortier, Pierre Alphanéry, Catalina Agnès

► To cite this version:

Agnès Fortier, Pierre Alphanéry, Catalina Agnès. Butiner la ville ?. Études rurales, 2021, 206, pp.68-88. 10.4000/etudesrurales.23583 . hal-03160310v2

HAL Id: hal-03160310

<https://hal.inrae.fr/hal-03160310v2>

Submitted on 9 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Butiner la ville ?

Pluralité et renouveau de l'apiculture en Île-de-France

Agnès Fortier, ethno-sociologue, chargée de recherche, Université Paris Saclay, INRAE, Science action-activités, produits, territoires (UMR 1048), AgroParisTech, Ivry-sur-Seine

Pierre Alphandéry, sociologue, retraité, ex-chargé de recherche, INRAE,
pierre.alphandery@wanadoo.fr

Catalina Agnès, économiste, normalienne.

L'apiculture urbaine connaît actuellement un engouement marqué en Île-de-France comme le montrent la multiplication des ruches ou encore le développement d'entreprises tournées vers l'apiculture de loisirs ou de services et les listes d'attente dans les ruchers écoles. Cette émulation n'est pas propre à la région parisienne, elle est également attestée dans de nombreuses métropoles françaises, européennes et sur d'autres continents [Moore et Kosut 2013 ; Périchon Le Rouzic *et al.* 2014]. Alors que dans notre imaginaire collectif la culture des abeilles est associée à la campagne, la ville apparaît comme un lieu de renouvellement de la pratique apicole tant du point de vue des formes et des manières de concevoir l'activité que des acteurs et des groupes sociaux impliqués. L'objectif de cet article est de rendre compte des dynamiques sociales, politiques et environnementales à l'origine de cet engouement. Il est aussi de donner à voir la variété des formes d'apiculture et des modes d'engagement dans l'activité ainsi que la manière dont ils cohabitent et s'hybrident dans le contexte francilien marqué par un fort gradient d'urbanisation. Afin de rendre intelligible la réalité complexe et foisonnante observée, nous avons élaboré une typologie appréhendée du point de vue des logiques, des rationalités et des formes de justification mises en avant par les apiculteurs¹. Typologie qui remet en cause la classification administrative (amateurs, double-actifs, professionnels) basée sur le nombre de ruches. Notre article, centré sur un objet jusqu'à présent peu étudié par les sciences sociales à quelques exceptions près [Rougerie 2014], se veut exploratoire. Il pose des jalons pour la compréhension d'une activité plurielle, mouvante et difficile à saisir.

¹ Il n'existe pas en apiculture de modèles technico-économiques comparables à ce que l'on trouve en agriculture comme le suggèrent plusieurs auteurs dont H. Guerriat, *Être performant en apiculture. Comprendre ses abeilles et les élever en harmonie avec la nature*, Daussois, Hozro Éditions, 2017 (1966).



Récupération des hausses (à miel) par des apiculteurs sur le toit d'un immeuble parisien à côté de la Tour Montparnasse (2020). Photo : A. Fortier

Notre réflexion fondée sur une approche socio-anthropologique s'appuie sur un corpus de quarante entretiens réalisés en Île-de-France auprès d'apiculteurs² et sur un travail « ethnographique » réalisé dans le cadre d'une formation approfondie au sein de la Société centrale d'apiculture. La constitution de notre échantillon s'est effectuée sur la base d'un ensemble de critères : le nombre de ruches, les mobiles et les objectifs de l'activité (production de miel, apiculture de services, protection des insectes pollinisateurs...), la localisation (prise en compte de différents gradients d'urbanisation) et l'âge. Nous avons, en outre, tenu à

² Elle s'inscrit dans le projet Cap IDF financé par le programme Pour et sur le développement rural (PSDR) et a donné lieu à un mémoire de master. Voir C. Agnès, *Pratiques, profils et trajectoires des apiculteurs en Ile-de-France : une approche sociologique* », mémoire de master 2, Palaiseau, AgroParistech/Université Paris Saclay, 2018. Par ailleurs, nous tenons à remercier les apiculteurs et apicultrices pour le temps qu'ils et elles nous ont consacré.

diversifier les réseaux d'informateurs (syndicaux, associatifs, municipaux, personnels, de proximité). La réalisation concrète de ce travail s'est heurtée à plusieurs difficultés : l'existence d'un appareillage statistique peu adapté à notre objet³, mais aussi la faible propension des apiculteurs à s'exprimer sur leur activité et à nous donner des contacts. Autant d'éléments révélateurs de la culture du secret, du manque de confiance et des enjeux de savoirs⁴ et de légitimité qui caractérisent l'apiculture.

Dans une première partie nous reviendrons sur le processus d'engouement pour l'apiculture urbaine en cherchant à en comprendre les causes. Nous décrirons ensuite la pluralité des types d'apiculture que nous avons répertoriés en Île-de-France. Enfin, nous soulignerons dans une troisième partie les phénomènes de complémentarité et d'antagonismes accompagnant leur coexistence et nous mettrons l'accent sur le jeu des apiculteurs avec les espaces.

1. L'engouement pour l'apiculture urbaine

1.1 Le retour de l'apiculture en ville

Contrairement à une idée répandue, l'apiculture en milieu urbain n'est pas un phénomène nouveau. Paris comptait à la fin du XIX^e siècle près de 1 300 ruches⁵, dont l'effectif s'est considérablement réduit avec la densification de la ville, la disparition de la ceinture maraîchère et le changement des modes de vie [Phlipponneau 1956, Poulot 2015]. Dans le Paris des années 1960, seuls subsistent quelques ruchers emblématiques comme celui du jardin du Luxembourg ou ceux des congrégations religieuses. Ailleurs, en Île-de-France, la situation est différente. Un document daté de 1975, publié par l'Union nationale des apiculteurs de France (Unaf), principal syndicat apicole, révèle que : « les banlieues grâce aux plantations fruitières, aux arbres d'alignement et d'ornement d'espèces mellifères de toutes sortes, deviennent souvent plus productives que nos plaines dont d'immenses surfaces sont maintenant exemptes de toute floraison et de surcroît, dangereusement polluées par la généralisation de procédés chimiques de culture ». ⁶

³ Problème de définition des objets quantifiés, déclarations incomplètes, absence de sources statistiques cumulables dans le temps.

⁴ Contrairement à une idée répandue, l'apiculture est une activité complexe qui nécessite un long apprentissage.

⁵ Voir J.-M. Jeanton Lamarche, « Les ruchers parisiens aux XIX^e et XIX^e siècles », *L'abeille de France et l'apiculteur*, 2018, n° 1058, p. 52-53.

⁶ *Revue française d'apiculture*. « L'apiculture française. Les régions », 1975, n° spécial, n. p.

L'intensification des pratiques agricoles et la standardisation des paysages dans les plaines d'Île-de-France conduisent l'auteur à pointer ce paradoxe : « Ainsi, la ville vient-elle curieusement au secours de l'apiculture en lui apportant grâce à ses espaces verts protégés, des possibilités de production en même temps que des facilités d'écoulement pour sa récolte ! »⁷ De fait, l'apiculture urbaine connaît un essor. Le nombre de ruches dans Paris passe de 96 à environ 1 500 entre 1988 et 2018, en Île-de-France de 30 000 à 33 109⁸. L'effectif des apiculteurs est estimé à 2917 pour une production évaluée à 613 tonnes de miel⁹. Si l'on s'en tient aux catégories comptables de l'administration, ce sont pour l'essentiel des amateurs : 97 % d'entre eux disposent de moins de 50 ruches, 1,5 % sont double-actifs (entre 50 et 149 ruches) et 1,5 % sont rangés dans la catégorie des professionnels (au-delà de 150 ruches)¹⁰. Comment expliquer un tel renouveau ?

1.2 L'abeille sentinelle de la biodiversité

L'engouement contemporain pour l'apiculture en Île-de-France est indissociable du déclin des colonies d'abeilles observé à la fin des années 1990 en France et dans de nombreux autres pays. Ces mortalités massives, d'abord attribuées à l'introduction d'une nouvelle génération d'insecticides utilisés en agriculture puis à un ensemble de causes¹¹, constituent une menace importante aux yeux de la communauté scientifique en raison du rôle essentiel des abeilles, domestiques et sauvages, dans la pollinisation des plantes¹². Ce « service éco-systémique » serait évalué à 153 milliards d'euros à l'échelle de la planète [Klein *et al.*, 2007], soit

⁷ *Idem.*

⁸ Pour les données de 1989, voir *Les abeilles aux portes de Paris*, Jannink, 1989, document non publié, Archives départementales du Val-de-Marne, École supérieure d'apiculture de Paris, dossiers documentaires, 172 J22.

Les chiffres de 2018 émanent de la Direction de protection des populations pour la ville de Paris et de la Direction générale de l'alimentation (DGAL) pour la région Île-de-France. À noter que l'obligation de déclaration dès la première ruche ne date que de 2010. Voir le site du ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation (<<https://www.mesdemarches.agriculture.gouv.fr/demarches/particulier/effectuer-une-declaration-55/article/declarer-des-ruches>>).

⁹ Voir *Les données. Bilan de campagne miel 2018, 2019*, FranceAgrimer (<<https://www.franceagrimer.fr/content/download/62960/document/BIL-MIEL-2019-%20Bilan%20de%20campagne%20miel%202018%20.pdf>>).

¹⁰ Contre respectivement 92,2 %, 3,7 % et 4,1 % à l'échelle de la France entière. Source : DGAL, 2018.

¹¹ Parmi les causes de mortalité des abeilles, on dénombre des agents biologiques dont le varroa, des composants chimiques (produits phytosanitaires) ou encore la perte de diversité florale liée à l'agriculture intensive. Voir *Mortalités, effondrement et affaiblissement des colonies d'abeilles*, 2009 (version actualisée de 2008), Agence française de sécurité sanitaire des aliments, Maisons-Alfort (<<https://www.anses.fr/fr/system/files/SANT-Ra-MortaliteAbeillesEN.pdf>>).

¹² Voir *Rapport d'évaluation sur les pollinisateurs, la pollinisation et la production alimentaire. Résumé à l'intention des décideurs*, 2016, Intergovernmental Science-Policy Platform on Biodiversity and Ecosystem Services (Ipbes), Bonn (<https://ipbes.net/sites/default/files/downloads/2016_spm_pollination-fr.pdf>).

l'équivalent de près de 10 % de la valeur de la production agricole mondiale. L'abeille, en tant qu'insecte pollinisateur représente donc un enjeu de société. La sauver, c'est assurer le maintien de la biodiversité, celui de l'alimentation humaine et, en conséquence, le devenir de la Planète. Elle apparaît, dès lors, comme une figure majeure de l'écologie politique [Moore et Kosut *op. cit.*]. Agir en faveur des abeilles c'est contribuer à bâtir un monde plus durable.

C'est dans ce contexte que se répand dans l'opinion l'idée que la ville pourrait devenir un refuge pour les abeilles. Menacée dans les campagnes du fait de l'utilisation des pesticides, l'apiculture réinvestit peu à peu le tissu urbain¹³ soutenue par une série d'initiatives. Olivier Darné, artiste plasticien et apiculteur invente en 1996, à Saint-Denis, aux portes de Paris, le concept de « miel béton » qui lui vaudra plusieurs médailles aux concours agricoles. Si « la ville devient terre de miel »¹⁴, la pratique de l'apiculture urbaine offre aussi l'opportunité de « redécouvrir le spectacle de la nature en ville à travers l'abeille ». D'autres actions suivront, lancées notamment par des syndicats apicoles soucieux de préserver leur activité et désireux d'enrôler les citoyens à la cause des abeilles. Grâce au soutien des médias et à des alliances passées avec des organisations environnementales, ces syndicats parviennent peu à peu à faire de la disparition des abeilles domestiques un problème public¹⁵. En 2005, l'Unaf reprend à son compte le concept d'espèce bio-indicatrice mis en avant par les scientifiques et lance l'opération « Abeille sentinelle de l'environnement ». Pour son président, il s'agit : « de communiquer sur nos problématiques en implantant des ruches au cœur des villes dans des lieux symboliques [...]. On n'installe pas des ruches pour produire du miel mais [...] pour parler abeilles, agriculture, environnement, générations futures...¹⁶ » [Clément 2012 : 39]

Cette opération participe de l'idéologie du développement durable, née au début de la décennie 1990, et dont l'ambition est de concilier les préoccupations économique, sociale et environnementale. Cette nouvelle norme est relayée par un ensemble de politiques publiques visant à promouvoir la nature et la végétalisation en ville¹⁷, l'agriculture et l'apiculture urbaines. À titre d'exemple, la mairie de Paris organise depuis 2015 une fête de l'abeille et du miel et

¹³ En effet, les collectivités locales mettent en place des mesures en faveur de la réduction de l'usage des produits phytosanitaires.

¹⁴ Propos tenus par Olivier Darné sur les ondes de France Culture, le 15 septembre 2018 dans l'émission de Caroline Broué L'invité culture (<<https://www.franceculture.fr/emissions/linvite-culture/olivier-darne>>, consultée le 15/04/2020.

¹⁵ Voir M. Aureille, *Faire parler l'abeille*, mémoire de sociologie politique, Institut d'Études politiques de Toulouse, 2014.

¹⁶ Voir H. Clément, Henri, 2012, *Une vie pour les abeilles*, Paris, Éd. Rue de l'échiquier, 2012, p. 39.

¹⁷ Voir notamment la politique de végétalisation de la ville de Paris.

lance en 2018 un appel à projets pour installer des ruchers sur le domaine municipal. Les entreprises sont également encouragées à implanter des ruches, en ayant recours à différents outils : normes, certifications, labels. L'abeille est désormais « vendue » comme une caution du développement durable [Tavoillot et Tavoillot 2017 : 237]. Elle accède peu à peu au rang d'animal emblématique et bénéficie d'un fort capital de sympathie auprès du grand public à l'image des pandas ou des bébés phoques. « On a profité de l'amour du public pour l'abeille qui s'est révélé ces quinze dernières années. Avant, tout le monde s'en fichait. Une abeille ça piquait [...], donc on n'aimait pas » [Daniel, P. apiculteur professionnel implanté en Normandie et en Île-de-France]

La publicisation du déclin des abeilles conjuguée aux politiques de développement durable et au désir de nature en ville ont conduit à un engouement pour l'activité apicole et à l'émergence de nouvelles formes d'apiculture qui prennent place au côté de pratiques plus anciennes.



Apiculteurs extrayant un cadre de ruche, sur le toit d'un immeuble dans le quartier parisien de Montparnasse (2020). Photo : A. Fortier

2. Des apicultures plurielles

La mobilisation pour les abeilles alimente une diversité de formes d'apiculture en milieu urbain dont les données statistiques peinent à rendre compte. Des plus innovantes comme celles qui consistent à implanter des ruchers sur le toit des entreprises publiques ou privées pour le compte d'autrui, aux plus classiques tournées vers la production de miel. Pour montrer cette diversité, nous avons élaboré une typologie qui contribue à la rendre intelligible sans pour autant épuiser la réalité empirique [Schnapper 1999]. Cette classification nous a conduits à distinguer plusieurs figures de l'apiculture francilienne : une apiculture pratiquée pour elle-même, une autre orientée vers la sauvegarde des abeilles, une troisième destinée à la vente de miel et, enfin, la dernière axée sur la communication et tournée vers les services.

2.1 *L'apiculture comme fin en soi*

Ce premier type d'apiculture peut être défini comme une activité qui se justifie pour elle-même et relève essentiellement de la sphère domestique. Exercée à petite échelle (moins d'une dizaine de ruches), l'apiculture pour soi est de loin la plus répandue¹⁸. Considérée par ses pratiquants comme une fin en soi, ce type d'apiculture fait appel à plusieurs registres de justification diversement articulés au cours des entretiens. On peut ainsi mentionner : l'intérêt voire la passion pour les abeilles, la possibilité d'être au contact de la nature et de participer à la sauvegarde de la biodiversité, la production de miel pour soi et pour ses proches¹⁹, un loisir exercé parallèlement à une activité professionnelle et enfin une occupation pendant la retraite. Pour Bertrand J., cadre en entreprise, la quarantaine et détenteur de trois ruches en banlieue parisienne, l'apiculture est avant tout « un plaisir » qui lui permet de « se procurer du miel, du pollen et de les partager ». Il est sensible à l'idée de « laisser faire la nature », de « faire vivre un petit cheptel » et de récolter « quelque chose d'intégralement naturel ». « J'ai les yeux toujours émerveillés quand je démarre la première récolte de l'année et que je vois ce miel qui coule », explique-t-il. Travailler avec les abeilles suppose « de se plier aux contraintes de la nature », exige une « maîtrise, un contrôle de soi » lié au risque de se faire piquer et contribue à « remettre l'homme à sa place dans l'environnement [...] et encore plus en ville ». Autant de raisons qui justifient son intérêt et sa « fierté d'être apiculteur ».

¹⁸ Selon les données statistiques de la DGAL de 2018, 78,5 % des apiculteurs d'Île-de-France ont moins de 10 ruches (la moyenne se situe entre trois et quatre).

¹⁹ La vente lorsqu'elle a lieu est souvent envisagée comme un moyen d'amortir l'achat du matériel apicole ou d'écouler les excédents de miel en cas de récolte abondante.

Enfin, pour cet apiculteur, père de famille, qui n'a pas choisi de vivre en banlieue parisienne, l'apiculture c'est « [son] petit jardin secret vert et [sa] petite bulle de campagne » qui lui permettent de s'absenter le week-end et d'échapper aux contraintes familiales. Cet exemple n'épuise pas la diversité des situations. Généralement pratiquée de manière solitaire ou à deux (frères, amis) dans une logique de partage et pour des raisons de sécurité, l'apiculture pour soi est souvent discrète et peu visible. Cantonnée dans les jardins, dissimulée derrière des murets voire sur les toits, elle relève de l'espace privé – répondant aussi à la volonté de ne pas inquiéter le voisinage.

1. 2 Agir en faveur des abeilles

Le second type d'apiculture se préoccupe en priorité de la sauvegarde des abeilles et de la biodiversité. Ainsi Régis D., cadre quinquagénaire, justifie son engagement récent dans l'apiculture en ces termes : « Y'avait une petite idée qui traînait dans ma tête depuis longtemps d'avoir des insectes pollinisateurs. C'était dans une démarche un peu militante écolo. Ces insectes pollinisateurs, on en a tous besoin. » Sur les deux ruches qu'il observe avec beaucoup d'attention dans son jardin en grande banlieue, la première, il ne « l'exploite pas ». « Je les [les abeilles] nourris quand je vois qu'elles ne vont pas bien, j'essaie de les aider, mais je ne leur prends rien. C'est vraiment pour les insectes pollinisateurs. »

Avec la deuxième, il « essaie d'avoir du miel. Mais le postulat de base, c'est les insectes pollinisateurs ». Même constat de la part de Yolène C. (propriétaire d'une vingtaine de ruches en banlieue) qui tient d'emblée à se démarquer de la plupart des apiculteurs qui « veulent des ruches pour avoir du miel ». Elle ajoute : « Moi, j'aime pas le miel, enfin... je ne suis pas fan de miel [...]. Moi, la nature m'a toujours beaucoup plus intéressée que la production qui en sort et [...] je ne me sens pas apicultrice au sens agronomique du terme, ça ne m'intéresse pas, je préfère travailler avec l'environnement. »

Ce type d'apiculture qui met en avant des préoccupations en faveur de la sauvegarde des abeilles et de l'environnement recouvre un éventail de pratiques et de formes d'engagement variées. On peut les situer sur un *continuum* allant de l'installation d'une ruche sur son balcon pour « sauver les abeilles », à la préoccupation des insectes pollinisateurs en passant par l'adoption de pratiques plus respectueuses de l'abeille. L'engagement écologique dans l'activité va, en effet, souvent de pair avec l'utilisation de matériel et de races spécifiques comme l'abeille noire endémique, le recours à des traitements dépourvus de produits chimiques de synthèse et

l'expérimentation de techniques peu interventionnistes fondées sur le principe du « laisser faire la nature ».



Quand la végétation reprend ses droits ... Photo : A. Fortier

2.3 La vente de miel en circuits courts

Le troisième type d'apiculture est orienté vers la production et la vente de miel. Il concerne les apiculteurs détenteurs de dix ruches et plus (dont certains sont des professionnels)²⁰. Ceux-là mêmes qui, pour une partie d'entre eux, « vendaient [par le passé] leur production chez Michel [un négociant en miel bien connu sur le marché] », faute de trouver les débouchés suffisants sur place²¹. Avec la vogue des produits naturels, le développement des circuits courts et l'engouement pour l'apiculture dans les années 2000, la ville offre désormais de nombreux débouchés aux apiculteurs qui commercialisent de plus en plus eux-mêmes leurs produits, y compris les professionnels. Nos enquêtes montrent que les uns recourent le plus souvent au bouche à oreille – réseaux de voisinage, lieux de travail, associations locales – tandis que les autres vendent plutôt sur les marchés, dans les épiceries fines, par le biais des structures d'approvisionnement en produits locaux²² ou encore au sein des comités d'entreprise. Outre les apiculteurs qui en vivent, il s'agit pour la plupart de retraités, de personnes disposant d'une certaine souplesse dans la gestion de leur temps de travail ou exerçant plusieurs activités en

²⁰ 20 % des apiculteurs d'Île-de-France possèdent plus de dix ruches (DGAL 2018).

²¹ Jusqu'à une période récente, les Français étaient dans l'ensemble peu consommateurs de miel [Louveaux 1996], à l'exception des milieux favorisés.

²² Dont les Associations pour le maintien de l'agriculture paysanne (Amap).

parallèle. Ceux qui disposent d'un cheptel important sont plutôt localisés dans le périurbain, en général en zone agricole et forestière, dans des secteurs où les prix du foncier et du bâti sont plus bas²³, la concurrence pour les emplacements et les contraintes de déplacements moindres et enfin, où les ressources mellifères sont plus abondantes.

Cette apiculture, tournée vers la vente du miel et des produits de la ruche, accorde davantage d'importance que la précédente à la dimension technique²⁴ et productive de l'activité, témoignant ainsi d'une culture du résultat plus affirmée : « Si c'est pour avoir des abeilles qui ne font pas de miel, c'est pas intéressant ! C'est du boulot vous savez l'apiculture ! Faut pas croire ! » [apiculteur retraité, 80 ruches en zone périurbaine].

Les motivations pour ce type d'apiculture sont elles aussi diverses. En effet, les apiculteurs qui s'y rattachent font valoir, outre les considérations économiques, leur passion pour les abeilles et l'apiculture, l'intérêt de travailler en lien avec la nature et de préserver la biodiversité, les rencontres issues de la constitution de réseaux de sociabilité ou encore le besoin de contrebalancer l'activité professionnelle pour les actifs. Ces dimensions se conjuguent en autant de profils, de trajectoires et de manières d'envisager l'activité. Ainsi les frères Pierrard, travailleurs intermittents, la trentaine, disposent d'une centaine de ruches disséminées sur des terrains communaux en banlieue, dans le cadre de partenariats élaborés au nom de la préservation de la biodiversité. Leur projet s'inscrit dans la proximité : « On va faire le marché de Noël dans les villes dans lesquelles on a nos ruchers. Donc les gens arrivent, connaissent nos ruches, les voient – elles sont très visibles, elles sont peintes de couleurs vives –, ils savent que c'est le miel du coin [...]. Ils ont aussi l'impression d'acheter leur miel parce que les abeilles vont butiner partout dans leur jardin, c'est leur miel du coup ! » Chaque pot est d'ailleurs estampillé du nom de la localité. Avec le temps, et grâce au soutien d'amis implantés dans différentes régions, ils se sont lancés dans la transhumance « pour avoir une diversité de miels » mais toujours avec « le souci de vendre uniquement le miel que l'on produit ».

Ce projet apicole fondé sur la communication, la transparence et la visibilité se démarque d'autres logiques de fonctionnement beaucoup plus discrètes voire secrètes comme celle de Paul B., fils d'immigré et retraité des transports qui énonce sur un mode lapidaire : « je déclare toujours dix ruches, mais j'en ai plus »²⁵. Pas question pour lui comme pour d'autres apiculteurs

²³ Bâtiments nécessaires au stockage du matériel et à la confection d'une miellerie.

²⁴ Choix des sous-espèces, renouvellement du cheptel, élevage de reines ou encore nourrissage.

²⁵ Avant 2016, les apiculteurs détenteurs de moins de dix ruches n'étaient pas assujettis à l'impôt.

de dévoiler le nombre de ses ruches ou l'importance de sa production. Il a fait le choix de délaisser la vente sur les marchés qu'il trouve trop contraignante et privilégie à présent son réseau de « connaissances ». « Moi, je connais du monde. Enfin, c'est pas ça, mais les gens ils aiment mon miel... ». Il fait, ici, allusion aux médailles obtenues lors des concours en Île-de-France, tout en précisant au cours de l'entretien : « Avant de faire du miel, déjà, je vendais des patates dans les restaurants où je mangeais ». L'apiculture, dans le cas de Paul B., s'inscrit dans des pratiques marchandes plus ou moins formalisées.

2.4 L'apiculture de services

Depuis les années 2000, on assiste au développement d'un quatrième type d'apiculture, rémunérateur pour les apiculteurs et très valorisant pour l'image des entreprises et des collectivités locales. Classée dans le champ de l'économie des services [Gadrey 2003], cette forme d'apiculture correspond à une prestation visant à installer et à gérer des ruches dans des entreprises privées, publiques ou dans des collectivités locales. Formalisée par un contrat et donnant lieu à rémunération²⁶, l'apiculture de services trouve ses fondements dans la multiplication de dispositifs – responsabilité sociale et environnementale (RSE), norme ISO 26000, haute qualité environnementale (HQE) – engagés au nom du développement durable. Il s'agit pour les institutions qui se portent volontaires de communiquer sur leur engagement, de valoriser leur image et plus largement de sensibiliser les employés²⁷, les partenaires et les citoyens à la cause des abeilles et à la préservation de l'environnement. L'apiculture de services, on l'aura compris, se veut avant tout un outil de communication, de mise en visibilité qui mobilise les ressorts de l'image et du marketing ; elle n'est pas focalisée sur la production de miel même si la récolte et le don d'un petit échantillon aux partenaires font partie intégrante de la stratégie de communication.

Lancée dans le cadre du programme « Abeille sentinelle de l'environnement » de l'Unaf, l'apiculture de services s'est déployée dans un premier temps en direction des collectivités territoriales avant d'essaimer vers le monde de l'entreprise et de donner lieu à des initiatives diverses²⁸. Elle a suscité la création d'un véritable marché en Île-de-France, favorisé par la présence de nombreuses collectivités locales, d'entreprises (des PME aux multinationales),

²⁶ Avec la possibilité dans certains cas de bénéficier de dégrèvements d'impôts.

²⁷ La colonie d'abeilles incarne, en effet, un modèle d'organisation sociale.

²⁸ Incluant notamment le parrainage de ruches fondé sur un financement participatif (*crowdfunding*) en direction des particuliers et des entreprises, en échange duquel le parrain reçoit chaque année une part de la production de miel.

mais aussi de bâtiments publics et de sites prestigieux notamment dans la capitale (Opéra de Paris, École militaire, Matignon, Invalides...). La rencontre entre l'apiculture et ces différents mondes s'est faite à l'instigation de « passeurs » dont certaines figures présentent la particularité d'avoir opéré une reconversion du secteur de l'entreprise vers le domaine apicole.

« Personne n'aurait imaginé qu'on allait louer des milliers d'euros des ruches à mettre sur les toits en pleine ville ! » s'étonne Yolène C., apicultrice. Véritable aubaine pour les apiculteurs, cette nouvelle forme d'apiculture offre à un ensemble de prestataires des revenus parfois substantiels²⁹. Parmi eux, figurent des entreprises privées (apicoles, de jardinage ou paysagères), des syndicats, des associations et des apiculteurs à titre individuel. La concurrence peut être vive notamment au sein de la capitale et en proche banlieue où les emplacements très convoités sont souvent plus rémunérateurs : « C'est très compliqué [souligne cet apiculteur]. C'est un boulot de démarcheurs. Il faut quasiment avoir un appui interne ou des relations. » [Vincent P., amateur en banlieue].

Le marché de l'apiculture de services semble structuré autour de plusieurs réseaux : le premier, composé d'entreprises spécialisées ayant pignon sur rue, fait appel à des salariés y compris pour démarcher les sociétés. Quant au second, il repose en partie sur des structures apicoles – syndicats, associations, organisations sanitaires – qui constituent souvent des portes d'entrée pour accéder à des contrats. Disposer d'un réseau social étendu et d'une bonne réputation au sein du milieu apicole constitue, dès lors, des atouts précieux pour décrocher un partenariat ou encore se voir déléguer la gestion de ruchers³⁰. Les profils observés sont variés ; depuis l'apiculteur qui cherche à vivre de cette activité en cumulant des prestations auprès d'entreprises, à l'association orientée vers l'éducation à l'environnement, moins exigeante sur le niveau de rémunération, en passant par l'apiculteur bien implanté qui « choisit [ses] clients, [ses] entreprises ». Décrocher un, voire plusieurs emplacements prestigieux – monuments ou entreprises de renom – donne de la visibilité et fait partie des outils marketing utilisés par les professionnels de l'apiculture de services mais aussi par certains apiculteurs pour négocier d'autres contrats. En définitive, c'est un ensemble de pratiques, de services, de structures, de métiers et d'acteurs nouveaux pour l'essentiel qui gravite désormais autour de l'apiculture de

²⁹ Les montants versés varient de quelques centaines d'euros pour une voire deux ou trois ruches à plusieurs milliers d'euros (2000 à 2500) par ruche et par an selon la structure qui accueille (multinationale, monument prestigieux, hôpital, association...), la localisation (dans Paris ou en banlieue), le type de prestataire et la nature des prestations.

³⁰ L'Unaf, très impliquée dans l'apiculture de services, sous-traite à certains apiculteurs l'installation et la gestion de ruchers.

services, contribuant à tisser des liens entre des mondes et des univers différents. Difficilement quantifiable, faute de données statistiques disponibles, ce type d'apiculture semble surtout localisée dans Paris et la proche couronne ainsi que dans certaines villes de banlieue. Voyons à présent comment ces formes d'apiculture cohabitent et interagissent.

2. Coexistence et dynamiques spatiales des apicultures franciliennes

La réinvention de l'apiculture urbaine montre une diversité de manières de concevoir l'activité apicole dont la coexistence révèle des situations de complémentarité et d'antagonismes. Cette dynamique met également en lumière des interdépendances entre des espaces plus ou moins urbanisés et plus largement entre la ville et la campagne.

3.1 Des projets hybrides

Les quatre types d'apiculture que nous avons identifiés en Île-de-France n'épuisent pas la variété des situations rencontrées. La réalité donne à voir une combinaison de ces différents types qui répondent à des logiques et à des stratégies spécifiques. Conjuguer plusieurs formes d'apiculture permet d'abord d'accroître mais aussi de diversifier les sources de revenus et ainsi de pallier les nombreux aléas d'une apiculture orientée exclusivement vers la production de miel. « On a profité du filon des entreprises parce que c'est assez rémunérateur et surtout ça permet de compenser les mauvaises années » explique Daniel P., professionnel, détenteur d'une exploitation apicole en Normandie et de plusieurs dizaines de ruches installées dans des entreprises franciliennes. Cet ancien cadre parisien reconverti à l'apiculture précise son projet : « J'aurais pas mon exploitation, je serais dépendant de ce marché [apiculture de services], je chercherais à développer à mort, mais là nous, c'est juste un complément qui nous permet de lisser le chiffre d'affaires sur l'année, même dans les mauvaises années. Et vraiment, j'en ai bénéficié au moins trois, quatre fois depuis le début de mon installation. Au moins trois quatre, fois, je me suis dit, heureusement que j'ai ça ! »

Pour d'autres, la combinaison d'une apiculture de production et d'une apiculture de services s'inscrit avant tout dans une stratégie commerciale, même si l'implantation de ruchers au centre de Paris est jugée très chronophage comme l'explique cet apiculteur en reconversion professionnelle domicilié à Paris, détenteur de trois cents ruches de production en grande banlieue et de cinquante-cinq dans la capitale et la petite couronne : « Le rucher du [nom de la banque] à Montparnasse, c'est parce que l'on fait des ventes avec les salariés donc ça fait des

grosses recettes en peu de temps. C'est pour ça qu'on a fait ça là-bas [...]. On en a un autre au centre d'animation de la place X parce qu'on a notre gros marché [alimentaire] juste au pied du bâtiment. C'est une pub pour nous. »

Quant aux frères Pierrard, ils disposent d'une centaine de ruches en grande banlieue et d'une dizaine au cœur de la capitale, laquelle leur permet de produire un miel estampillé « Miel de Paris ». Pour les apiculteurs dont ce n'est pas le métier mais simplement une activité annexe (quelques dizaines de ruches), le cumul de plusieurs formes d'apiculture conjugue différentes motivations : l'accroissement des revenus, l'affichage de son statut d'apiculteur et de ses compétences comme capital symbolique – « on est perçu comme des Supermans... avec la cape derrière », fait remarquer l'un d'eux – mais aussi le partage de connaissances et la recherche de sociabilité. À titre d'exemple, Denis B., travailleur social à la retraite, investi dans l'apiculture depuis 2012, détient entre vingt et trente ruches destinées à la production de miel et à l'apiculture de services. Il a fondé une association tournée vers l'éducation à l'environnement en direction des scolaires et mis en place des partenariats avec d'autres structures associatives et établissements publics comme l'Armée du Salut ou des hôpitaux psychiatriques : « Moi, j'ai toujours fait de l'animation, discuter m'intéresse. En même temps, la gestion des ruches, si j'ai un peu de miel, tant mieux, comme ça je le vends à droite à gauche. » Les prestations qu'il effectue lui permettent de prolonger son travail d'animation en direction d'autres publics et d'acquérir une partie des moyens financiers nécessaires au fonctionnement de son association. Cette combinaison d'activités implique aussi parfois de s'affranchir des contraintes liées à l'espace et à la densité urbaine.

3.2 Contraintes spatiales et jeux de territoires

La densité urbaine n'est pas toujours un obstacle à l'implantation de ruches qui peuvent être disposées dans les interstices, les jardins ou sur les toits des immeubles³¹. Les contraintes auxquelles font face les apiculteurs proviennent davantage des obligations légales³², des conditions d'accès, de la sûreté des emplacements³³ et de la disponibilité des ressources florales. « À Paris, la plupart des ruches sont sur des terrasses [...], c'est rarement en accès direct [...] donc ça veut dire qu'il faut badger, c'est plus ou moins accessible [...]. Plus le temps de

³¹ La densité urbaine limite toutefois la taille des ruchers. Souvent réduits à trois ou quatre ruches à Paris et en proche couronne, ils peuvent en compter vingt à trente en grande banlieue.

³² Le respect des distances de sécurité par rapport aux habitations et aux lieux publics est défini par le code rural et peut varier d'un département à l'autre.

³³ Les vols et les dégradations de ruches sont courants.

déplacement, de trouver à se garer, c'est l'expédition ! » [Vincent P., apiculteur amateur en banlieue].

Pour autant, la difficulté rencontrée par les apiculteurs dans la recherche des emplacements n'est pas la même selon que l'on est dans les espaces convoités de Paris et de la petite couronne ou en milieu périurbain. À mesure que le gradient d'urbanisation diminue, il devient en effet plus aisé de trouver des espaces accessibles et propices à l'implantation de ruchers comme les jardins pavillonnaires, les parcs, les forêts ou encore les champs. Pour contourner les obstacles liés à la pression urbaine (dont le manque d'espace pour entreposer le matériel et effectuer la récolte de miel), certains apiculteurs franciliens implantent leurs ruchers hors de l'Île-de-France ou aux marges de celle-ci. « Moi, mon rucher principal est en Dordogne. Je le gère à distance. En fait, j'ai mes parents qui sont là-bas. » [apiculteur, une quinzaine de ruches].

Cette situation est loin d'être un cas isolé. Les données collectées au sein du Groupement de défense sanitaire apicole de Paris et du Val-de-Marne, révèlent que près de 25 % des ruches détenues par ses adhérents sont installées en dehors de la région³⁴. Disposer d'un ou de plusieurs ruchers en province, dans la famille, chez des amis ou dans sa résidence secondaire, c'est aussi pérenniser l'activité apicole au sein de la parentèle ou encore maintenir des liens voire un ancrage territorial pour ceux qui vivent leur implantation francilienne comme un exil³⁵. Pour Pauline F, retraitée, disposer de quelques ruches dans la ferme familiale est une façon de continuer à exister là-bas, de marquer son territoire, en maintenant des échanges réguliers avec cette sœur « restée à la ferme » qui « a hérité des vaches » tandis qu'elle « a eu les abeilles ». C'est également pour elle un moyen de se constituer un réseau de relations sociales et d'échanges de savoirs dans la capitale. Le développement de l'activité en province ou la double implantation offre, en outre, la possibilité de réaliser différentes miellées (châtaignier, tilleul, forêt...) dont les produits seront facilement écoulés. À plus grande échelle, la double localisation ville-campagne au sein et hors d'Île-de-France permet à quelques professionnels de vivre de leur activité s'épargnant ainsi le coût élevé des locaux à Paris et en petite couronne. C'est le choix réalisé par Daniel P : « On a trois cents ruches en production pour le moment en Normandie et je dois avoir soixante ruches à peu près dans la région parisienne qui sont positionnées à des endroits qui sont rémunérateurs, soit des ruchers écoles puisqu'on fait des cours qui sont payants, soit des ruches sur les entreprises [...], soit sur des lieux prestigieux.

³⁴ Soit quatre cents apiculteurs pour la période 2015-2017.

³⁵ Voir l'article de M. Dalloni, « Le blues du provincial à Paris », *Le Monde* daté du 4 janvier 2019.

J'ai une production à la campagne... grosso-modo, mon tonnage je le fais à la campagne, mes essaims je les fais à la campagne, et je vends en ville [...]. J'exploite la ville en termes de débouchés. »

Le développement de projets apicoles en milieu urbain, y compris lorsqu'ils jouent sur la complémentarité des espaces et de leurs fonctions ainsi que sur la pluralité des formes d'apiculture suscite, on va le voir, débats et oppositions.

3.3 Tensions apicoles

Le succès de l'apiculture en Île-de-France a aussi ses revers. D'une part, il alimente un ensemble de polémiques à propos de la prolifération des ruches et de ses conséquences et, d'autre part, il révèle plus largement des tensions entre les formes et les manières de concevoir l'activité apicole. Si les adeptes de la pratique apicole sont de plus en plus nombreux, certains apiculteurs dénoncent la tendance « à implanter des ruches partout » au motif que « c'est la grande mode », sans se soucier des conséquences pour les abeilles et la biodiversité. L'explosion du nombre des ruches en Île-de-France se heurte, en effet, au problème de l'insuffisance des ressources florales qui contraint les apiculteurs à alimenter les abeilles une partie de la saison avec du sirop de sucre, mais aussi à utiliser des sous-espèces non indigènes, réputées pour leur douceur et préjudiciables à la diversité biologique³⁶. Cette profusion d'abeilles domestiques est, par ailleurs, de plus en plus vivement décriée par les entomologistes car elle entre en concurrence avec les pollinisateurs sauvages conduisant à un appauvrissement de la biodiversité [Ropars *et al.* 2019]. Les uns et les autres plaident en faveur d'une régulation de l'apiculture urbaine par les pouvoirs publics, notamment à Paris qui a engagé en 2016 un plan visant à faire de la ville « la capitale des abeilles ».

Au-delà de la polémique sur la multiplication des ruches en ville, la diversité des formes et des conceptions de l'apiculture est également au centre des débats. C'est particulièrement le cas de l'apiculture de services. « C'était une bonne idée de départ, ça partait d'un bon sentiment, mais ça a très vite été phagocyté par un système économique [...] et donc on est loin de l'abeille et de la biodiversité » [Yolène C]. À travers ce constat, cette apicultrice fait allusion au *business* qui s'est développé autour de l'apiculture parisienne à travers l'explosion du nombre de ruches en entreprises et parle de « dérive » à propos du « prix de vente du miel qui atteint parfois des

³⁶ Notamment la Buckfast, espèce hybride la plus répandue sur le marché et à l'origine de brassages génétiques importants [Dupré *et al.*, 2019].

sommets » en raison de l'existence d'un marché de niche de luxe³⁷. D'autres dénoncent des opérations de communication sans grands effets sur la préservation de la biodiversité : « C'est le coup de com' ! [...] On a des ruches sur le toit et on est cool. On bousille la Planète d'un autre côté mais on a trois ruches, c'est sympa. Ça efface un peu... je ne citerai pas les entreprises mais vous avez bien compris » [apiculteur amateur en banlieue]. Ces critiques renvoient plus fondamentalement à des considérations d'ordre déontologique qui ternissent l'image de l'apiculteur réduit à n'être plus qu'un simple prestataire de services. Or, ce statut va à l'encontre de la liberté et de l'autonomie, valeurs souvent plébiscitées par les apiculteurs [Fortier *et al.* 2019].

Conclusion

L'engouement pour l'apiculture en milieu urbain est indissociable de la menace qui pèse sur les abeilles à la campagne ; il s'accompagne d'une rhétorique valorisant la présence des abeilles au regard des enjeux de conservation de la biodiversité. Au-delà des clichés qui tendent à réduire l'apiculture en ville à une activité réservée à quelques « bobos » et destinée à sensibiliser les citadins à la cause de l'environnement, cet article met en évidence le caractère multiple et foisonnant de l'apiculture francilienne. Derrière cette appellation se côtoient en effet des formes plurielles d'apiculture. Inédites et fortement publicisées comme l'apiculture de services, classiques, souvent plus discrètes et orientées vers la production de miel ou davantage engagées dans la cause environnementale. Leur combinaison ou le passage de l'une à l'autre révèle le caractère labile de l'apiculture urbaine qui conjugue le visible et l'invisible, le formel et l'informel, le marchand et le non-marchand, la production de biens matériels et immatériels, des formes d'engagement plus ou moins marquées et la capacité des apiculteurs à jouer avec les espaces au sein et à l'extérieur de la région. Ainsi, en Île-de-France, coexistent différentes manières de concevoir l'apiculture dont la répartition s'effectue selon le degré d'urbanisation. Avec d'un côté, l'exception parisienne et la proche banlieue, où se concentre une apiculture de services et, de l'autre – à mesure que la densité urbaine diminue – des formes d'apiculture plus conformes à celles qui prévalent dans un certain nombre d'autres régions. La situation apicole francilienne nous conduit dès lors à établir un parallèle avec certains travaux consacrés à l'agriculture urbaine qui distinguent une « agriculture dans la ville » et une agriculture « autour de la ville » [Poulot *op. cit.* : 60] et insistent sur son extrême diversité [Mundler *et al.* 2014] alliant production de biens alimentaires et activités de services.

³⁷ Le prix de certains miels estampillés « Miel de Paris » atteint 150 euros le kilo.

L'apiculture urbaine dans sa pluralité met en relation un ensemble d'acteurs et d'institutions hétérogènes qui vont des simples citoyens, aux collectivités locales en passant par les entreprises. Elle alimente un réseau associatif dense, lieu d'échanges de savoirs dans les domaines du sanitaire, de la formation, des techniques apicoles et de l'éducation à l'environnement. Sa capacité à fédérer un grand nombre d'acteurs – dans le cadre d'actions publiques et privées autour de la défense de la cause des abeilles – suscite néanmoins des tensions. Son essor révèle, en effet, les contradictions entre environnement et *business* d'une part, prolifération des ruches et conservation de la biodiversité de l'autre ; autant de contradictions fondamentales dans lesquelles les apiculteurs se trouvent pris et qui peuvent brouiller leur image. Ces clivages conduisent à s'interroger sur le devenir de l'apiculture urbaine et notamment la capacité des acteurs à dépasser ces antagonismes.

Ce travail délibérément exploratoire invite à approfondir la réflexion en direction des petits apiculteurs, la catégorie la plus complexe à approcher comme à saisir. Une étude longitudinale devrait ainsi permettre de saisir plus finement les motifs de leur investissement et le caractère fugace ou non de leur engagement dans l'activité. D'autres investigations pourraient être conduites dans une perspective comparative, en confrontant la situation francilienne à celle d'autres métropoles européennes ou internationales.

Bibliographie

- Dupré, Lucie, Agnès Fortier et Pierre Alphanéry**, 2019 « L'abeille qui convient : sociologie des pratiques génétiques en apiculture. La domination en question », in D. Vandame, J. Nizet et M. Streith, *Humains et animaux dans les agricultures alternatives. La domination en question*. Dijon, Éducagri Éditions (« Références ») : 161-175.
- Fortier, Agnès, Lucie Dupré et Pierre Alphanéry**, 2019, « L'autonomie entre marché, rapport à la nature et production de soi. Approche sociologique des pratiques apicoles », *Développement durable et territoires* 10 (2) (<https://journals.openedition.org/developpementdurable/14580#quotation>).
- Gadrey, Jean**, 2003, *Socio-économie des services*. Paris, La Découverte (« Repères »).
- Klein, Alexandra-Maria, et al.**, 2007, « Importance of pollinators in changing landscapes for world crops », *Proceedings of the Royal Society B: Biological Sciences* 274 : 303-313.

- Louveaux, Jean**, 1996, *Les abeilles et l'apiculture. Chronique historique de la zoologie agricole française*. Paris, INRA Éditions (« Quae gie »).
- Moore, Lisa Jean et Mary Kosut**, 2013, *Buzz: Urban beekeeping and the power of the bee*. New York, New York University Press.
- Mundler, Patrick, et al.**, 2014, « Tous agriculteurs ? L'agriculture urbaine et ses frontières », *Géocarrefour* 89 (1-2) : 53-63.
- Périchon Le Rouzic, Samuel, Rodolfo Ribbi Jaffé et Cleiton José Geuster**, 2014, « L'élevage des abeilles sylvestres (Apidés : Méliponinés) en milieu urbain : une nouvelle activité de loisir ou un commerce de miel (Chapeco/Santa Catarina, Brésil) », *Cahiers agricultures* 23 (6) : 366-373.
- Phlipponneau, Michel**, 1956, *La vie rurale de la banlieue parisienne. Étude de géographie humaine*. Paris, Armand Colin (« Centre d'études économiques/Études et mémoires »).
- Poulot, Monique**, 2015, « Agriculture et ville : des relations spatiales et fonctionnelles en réaménagement. Une approche diachronique », *Pour* 224 (4) : 51-66.
- Ropars, Lise, et al.**, 2019, « Wild pollinator activity negatively related to honey bee colony densities in urban context », *Plos One* 14 (9) : e0222316.
- Rougerie, Laurent**, 2014 « L'exode rural d'*Apis Mellifera* va-t-il sauver le monde ou sauver notre conscience ? Une ruche en ville, outil de production locale et support pédagogique », *Pour* 224 (4) : 291-298.
- Schnapper, Dominique**, 1999, *La compréhension sociologique. Démarche de l'analyse typologique*. Paris, Presses universitaires de France (« Lien social »).
- Tavoillot, Pierre-Henri et François Tavoillot**, 2017, *L'abeille (et le) philosophe. Étonnant voyage dans la ruche des sages*. Paris, Odile Jacob.

Résumé

L'engouement pour l'apiculture urbaine est indissociable de la mortalité accrue des colonies d'abeilles considérée comme un enjeu essentiel pour l'humanité et de la multiplication des politiques de développement durable en ville. Cette analyse fondée sur une approche socio-anthropologique met en lumière la pluralité et le renouveau des formes d'apiculture en milieu urbain et la manière dont elles cohabitent, s'hybrident, entrent en tension dans le contexte de l'Île-de-France marqué par un fort gradient d'urbanisation.

Mots clés : Île-de-France, abeilles, sentinelle, apiculture, biodiversité, miel, services, typologie, ville.

Summary :

The craze for urban beekeeping is closely linked to the increased mortality of bee colonies as a critical issue for humanity and the proliferation of sustainable development policies in cities. This analyse based on a socio-anthropological approach highlights the diversity and renewal of beekeeping forms in urban areas and how they coexist, hybridize, comes into tension on the scale of Ile-de-France characterized by a high gradient of urbanization.

Key words:urban beekeeping, the bee sentinel of the environment, biodiversity, honey production, beekeeping services, typology, Ile-de-France.